

Connaissance
de
L'INCONSCIENT

MICHEL SCHNEIDER

**Blessures
de mémoire**

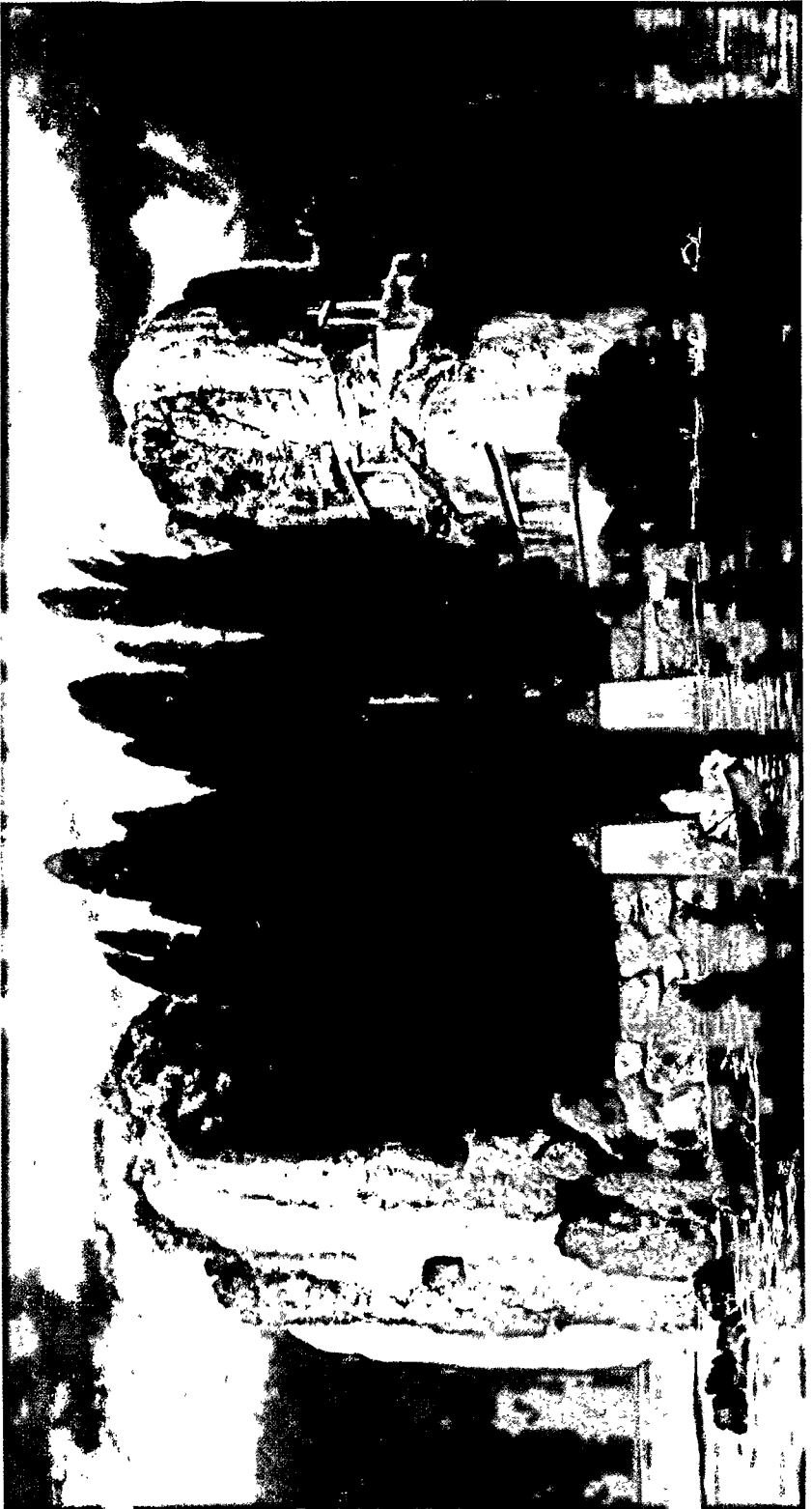
nrf
Éditions Gallimard

Frontispice : A. BOCKLIN, L'ILE DES MORTS. 1880.

On connaît, de la main de l'artiste, cinq versions de ce très célèbre tableau d'Arnold Böcklin. Le titre *L'île des morts* fut inventé plus tard par un marchand de tableaux ; Böcklin, quant à lui, parlait d'un « tableau de rêve ». Les rêves qu'il fait naître se rapportent à une île de l'au-delà, celle qui, dans la mythologie antique, est associée au fleuve de l'oubli. L'atmosphère froide et mystérieuse et le silence suffocant emprisonnant la nacelle qui mène à l'île symbolisent l'irrévocabilité de la mort, mais aussi les blessures de l'origine dont découle parfois la mémoire. Une gravure de *L'île des morts* était accrochée au mur de l'appartement de sa patiente Emma lors de l'épisode qui donna lieu pour Freud au rêve de l'injection faite à Irma.

Une copie de ce tableau fut offerte, en mai 1900, à Freud, comme cadeau d'adieu par une patiente. (Cf. p. 84 et 85).

Leipzig, Museum der bildenden Künste. Droits réservés.



Extrait de la publication

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© *Éditions Gallimard, 1980.*

Inter urinas et faeces nascimur.

Préface

D'OÙ VIENNENT LES PSYCHANALYSTES?

La psychanalyse a un objet : l'inconscient, c'est-à-dire l'infantile et le sexuel. Elle le questionne en chacun de ceux qui veulent se soumettre à son interrogation. Mais elle ne saurait elle-même prétendre lui échapper. Qu'est-ce qui, dans l'analyse, dans la pratique, la théorie, la formation des psychanalystes relève de l'inconscient, sexuel et infantile?

Cet essai veut donc retourner à la psychanalyse la question qu'elle nous tend. Quelles questions poser aujourd'hui à une pratique et une théorie nées il y a trois quarts de siècle? Précisément les questions de l'origine : d'où viennent les psychanalystes? D'où vient le rapport analytique? Quelle est la place de la sexualité, de l'autre sexe, le féminin, dans cette invention, par l'homme Freud, d'une pratique où aujourd'hui, en France, tant côté fauteuil que côté divan, les femmes sont de plus en plus nombreuses? D'où viennent l'économie, l'échange, le commerce analytiques? D'où vient le langage, lexicque et syntaxe, à l'œuvre dans une cure? D'où viennent la rencontre et l'esquive des corps dans l'analyse, et le corps de doctrine psychanalytique, et le corps constitué des Sociétés analytiques?

C'est cette histoire, étrange et parfois folle, censurée et partout à l'œuvre, qu'il m'apparaît important de retracer. D'où le caractère historique des trois premiers chapitres qui portent sur des conjonctures précises de l'élaboration freudienne : 1895, naissance de l'acte analytique; 1910, naissance de l'institution analytique; 1926, naissance, illustrée par un exemple du contre-transfert de Freud, de l'analyse

comme instance aliénante. Le dernier, portant sur les mécanismes de pensée en analyse, traite, quant à lui, plus directement, quoique là encore à travers des exemples historiques, des enjeux actuels du mouvement psychanalytique en France. Car cette histoire est celle de chaque analyste, une histoire sur laquelle il nous faut revenir, pour tenter de ne pas en être le revenu ou le revenant. Et cette histoire – c'est l'hypothèse ici tenue, et qui parcourt, tel un fil rouge de sang et blanc de sens et de sperme, l'ensemble du texte – est l'histoire de la bouche de Freud. Je ne crois pas que les psychanalystes soient les mots du livre écrit par Freud. La tradition orale les lie, moins aux trous de son langage et aux silences de sa théorie, qu'aux creux de son corps. En chaque analyste est l'errance de Freud, et des siens, de sa bande, déchirée d'amours et de départs. De l'un aux autres, la psychanalyse s'est transmise, de bouche à oreille plus que de livre à livre. Médecine, poison et drogue, depuis le bouche à bouche premier entre Freud et Fliess, elle demeure soumise à l'ingestion par voie buccale.

Le premier chapitre a pour thème un épisode réel, peu connu en France, et censuré par la plupart des biographes de Freud, qui eut lieu en 1895, autour d'une patiente nommée Emma, entre Freud et son ami oto-rhino-laryngologiste, Fliess. Un « acte manqué » chirurgical, au cours duquel la femme manqua de mourir d'une très grave hémorragie. Fliess avait oublié lors de l'opération un demi-mètre de gaze dans les sinus de la malade. Freud, à la suite de cet épisode, fit un rêve, son rêve le plus célèbre, celui de l'« injection faite à Irma ». C'est ce rêve qui lui permit de découvrir cette théorie radicale selon laquelle les rêves sont une réalisation du désir. Il s'est agi alors, autour d'une femme, et à son corps défendant, d'un rapport homosexuel sublimé entre les deux hommes. Commerce oral, pulsionnel. C'est la « scène primitive » de la psychanalyse. Scène étrange, inquiétante et violente au cours de laquelle Freud, dans l'amour qui le liait à Fliess, a engendré dans le corps d'Emma bien des éléments majeurs de la psychanalyse : des découvertes théoriques, l'inconscient, le désir hystérique, le transfert, et un dispositif technique, celui de l'écoute psychanalytique – divan et fauteuil. Et aussi la première des Sociétés psychana-

lytiques : les fameux « Congrès » au cours desquels les deux hommes échangeaient projets et réflexions, soins et patientes.

Le second chapitre porte sur la fondation par Freud, en 1910, de la première des Sociétés psychanalytiques officielles. Décision d'institutionnaliser et d'internationaliser une pratique jusque-là marginale, de socialiser les analystes « sauvages ». De faire un lien social, un contrat social qui évoluera vers des formes de plus en plus « politiques », voire étatiques, là où régnaient encore les rapports individuels entre les tenants de l'inconscient psychanalytique. Il met l'accent sur le moment de cette création, le moment subjectif pour Freud d'un transfert homosexuel intense sur Jung et Ferenczi. C'est l'époque même où Freud écrit son texte sur l'homosexualité sublimée en art de peindre et consacré à Léonard de Vinci. La « horde sauvage » fait place à la plus policée des sociétés : la Société psychanalytique. Tous les groupes sociaux sont fondés sur le transfert, l'amour homosexuel, l'identification au leader : armées, partis, Églises... dit Freud. Mais il n'étend pas cette analyse... à l'analyse elle-même. C'est à restituer ce versant-là que s'attache cette seconde étude.

Dans le troisième chapitre, il s'agit de l'« effort » de Freud « pour rendre l'autre fou ». L'autre, c'est son patient le plus célèbre, l'« homme aux loups », qui traversa un épisode délirant en 1926, directement dû au fait que Freud lui avait depuis quelques années donné de l'argent. L'argent, en psychanalyse structure non seulement l'économie inconsciente du désir du patient — et de son analyste — mais fonde, organise, renforce les structures réelles de l'acte analytique, et la transmission de la profession d'analyste. L'idée de Lacan, le plus souvent mal entendue, selon laquelle « l'analyste ne s'autorise que de lui-même », est une assez plaisante dénégation de cette évidence massive : au plan réel, celui des structures alimentaires de la parenté analytique, l'analyste ne s'autorise que de son autre, de son analyste antérieur ou actuel, de ses collègues, de la Société à laquelle il appartient, et sans lesquels il n'aurait tout simplement pas les moyens de vivre de son travail. Le thème de la bouche est ici l'« aliment » du transfert de Freud à son ancien patient qui devient fou d'une étrange folie : son nez et sa bouche sont, croit-il,

persécutés par de mauvais professeurs qui l'affament, le détruisent et l'aliènent.

Le dernier chapitre traite de la pensée analytique. Pensée de bouche, très primaire et très « folle », où ce qui laisse trace n'est pas affecté des critères de vérité ou d'erreur, de bien ou de mal, mais de bon à avaler ou de mauvais à vomir. La bouche du Maître aliène les disciples dans la dépendance narcotique de sa pensée. Maître-mère, rapport nourricier au langage, stase mortelle du travail de penser, tout cela entre en jeu dans la détresse actuelle du mouvement analytique qui, faute d'avoir pensé la bouche de Freud, s'est borné à la panser et demeure, à travers les chaînes transférentielles et les générations d'analystes, pensé par elle. Bouche égarée, amère, inoubliable.

*

Mais ce projet de retracer l'engendrement de la psychanalyse comme lien pulsionnel, lien social et lien théorique peut apparaître démesuré, insensé ou interminable. Peut-on *dire* l'origine? Sans conteste, on la peut redire, contredire, médire, dédire, prédire, interdire, on la peut maudire, mais la dire, en vérité, c'est une autre affaire.

Les enfants, c'est comme les actes manqués, si l'on savait pourquoi on les fait, on ne les ferait pas. Si l'on savait d'avance, au moment où on les fait, si on le savait en vérité. Bien sûr, après, quand les uns ou les autres sont venus au monde, on en sait bien quelque chose, de ces nobles et ignobles raisons qui nous poussèrent à en faire ou à n'en pas faire. Mais ce que l'on sait relève d'un savoir inconscient, jamais d'une vérité. Les parents ne peuvent jamais répondre en vérité à la question : « d'où viennent les enfants? » Ni les analystes à la question : « d'où viennent les analystes? » Les uns répondent « petite graine déposée par le papa dans la maman »; les autres, plus savants : « désir de l'analyste », « désêtre », « passe », pour employer les mots par lesquels Lacan a entendu rendre compte du devenir psychanalyste. Mais c'est là silence gêné ou mutisme prolix.

Et pour cause, anciens enfants parents devenus, anciens analysants psychanalystes promus, quelque chose d'obscur

vient défaire la trame bien ajourée de nos raisons et de nos déraisonnements d'engendrer. Mais il y a aussi des déterminations sociales qui font que toute reproduction, tout engendrement d'un sujet par d'autres sujets est à la fois transmission d'un patrimoine génétique et mise en valeur d'un capital symbolique. L'accès au langage est immédiatement insertion de classe qu'il s'agit de reproduire, place dans les rapports sociaux qu'il convient de défendre au mieux. Le « trésor des signifiants » qui désigne, chez Lacan, le lieu où l'enfant est exposé aux symboles, est, dans certaines classes, un peu pauvre. Et la psychanalyse naît en un temps et dans des sociétés où le système symbolique s'effrite, remplacé par un accès au langage inégal selon les classes. C'est cette dimension sociale qui rend aussi toute pratique sociale aveugle aux déterminants et aux moyens de sa reproduction. Qu'il s'agisse de l'incapacité pour la théorie économique jusqu'à Ricardo à penser la reproduction du capital économique (plus-value), de la difficulté de l'enseignant à percevoir la reproduction du capital social et culturel de ses élèves à laquelle il contribue pourtant directement, ou qu'il s'agisse de l'impossibilité pour l'analyste de comprendre la reproduction de l'analyse et du psychanalyste, dont il est, bon gré, mal gré, l'agent.

Pourtant l'impossibilité n'est pas radicale, l'origine n'est pas une aporie. Il faut poser alors non plus la question : « que peut-on dire de l'origine? » mais les questions : « qui peut en parler? » « et pour en dire quoi? » En effet, d'une part, la question n'est pas la même pour l'engendrant et l'engendré. Les parents ne peuvent rien dire de l'origine, sauf des légendes, des romans, aliénations nécessaires à la formation d'un sujet. Mais les enfants peuvent, en défaisant ces discours, essayer d'en dire quelque chose. Sans doute, l'engendré engendre en retour son ou ses géniteurs, mais cela n'implique nulle confusion des places et des identités. Car ce retour de l'engendré sur l'engendrant se fait dans le jeu imaginaire, pas dans le réel des corps, ni dans la réalité sociale, ni dans l'échange symbolique. Et ce qui rend la question plus obscure pour l'analyste, c'est que les modalités sociales et économiques de la transmission sont telles que l'engendré y engendre réellement son parent, le nourrit de

son matériel, comme il le nourrit matériellement par l'argent qu'il lui donne.

D'autre part, « d'où venons-nous? » est une question sans réponse si elle somme l'engendrant de dire le *pourquoi* de la génération. La seule réponse est alors : parce que tel était notre désir, un désir où le mort saisit le vif pour qu'il porte plus loin, fuite sans fin, la question de l'être.

Mais si l'on entend l'interrogation comme portant sur le comment – « comment avez-vous fait? » et « comment les conditions de cette production et de cette reproduction pèsent-elles dans le plus grand détail sur le destin de l'engendré? » –, alors, les réponses deviennent possibles et elles concernent les effets sur l'enfant, ou sur le psychanalyste, de la généalogie toute particulière où s'est inscrite l'origine.

On n'engendre finalement des vies qu'au prix de ne pas engendrer le sens vrai de ces vies. Et pourtant, pour les fils et les filles, les engendrés, devenir ou demeurer vivants et désirants requiert que les questions de l'engendrement biologique et de l'engendrement symbolique soient rapportées l'une et l'autre à une loi d'intelligibilité.

Cette loi implique la reconnaissance de la spécificité de l'engendrement humain : reproduction biologiquement sexuée, d'emblée symbolique et irréductiblement inscrite dans des divisions sociales.

Sexuée, cela implique que pour produire un humain vivant, il faut que soit biologiquement mise en œuvre la formation d'un patrimoine nouveau à partir du brassage de deux patrimoines, ce qui psychiquement se traduit et se métaphorise dans la reconnaissance de la différence des sexes. C'est pourquoi il faut retracer la place des femmes, le rapport des hommes et des femmes dans l'invention et la reproduction de l'analyse qui apparaît, trop souvent comme propagation agame, transmission d'un patrimoine unique et inchangé dans l'autre. C'est pourquoi, en donnant à la différence une extension aux modes de symbolisation, on peut dire que l'analyse requiert que deux sujets de l'énonciation y soient présents au long et surtout au terme de son parcours : transfert et contre-transfert, théories de l'un et de l'autre, dualité du transfert et de sa dissolution... La psychanalyse ne saurait procéder de la division mitotique d'un corps, d'une théo-

rie, d'une institution qu'ils soient masculins ou féminins.

Reproduction inscrite dans la division symbolique, cela implique qu'à côté des thèmes symétriques, les éléments irréversibles soient reconnus. Dans l'analyse didactique comme dans la relation mère-enfant, à côté des demandes réciproques et des images en miroir, doivent prendre place la non-symétrie quant à l'être. On peut devenir à son tour analyste, comme l'enfant peut devenir à son tour parent, mais pas analyste de son analyste, père ou mère de son parent. Toute tentative faite pour devenir l'analyste de son analyste (transfert), le patient de son patient (contre-transfert), est une destruction du symbolique dans l'imaginaire. Par la réversion temporelle qu'elle organise entre l'origine et le projet, et par la confusion des corps réels et des places sociales qu'elle instaure dans l'économie du sens partagé. Le symbolique, c'est la disjonction entre un père et mon père, une mère et ma mère, disjonction que le schizophrène ne peut mettre en place, le père ou la mère réels effaçant le nom de père ou de mère, tandis que pour le paranoïaque le parent réel a été exclu par la fonction paternelle ou maternelle. L'imaginaire, c'est la jonction, la fusion et la confusion, la résorption de la logique symbolique dans la logique symbiotique, le *joint*, comme le disent très bien les toxicomanes. Et l'addiction psychanalytique n'est pas la moindre.

Dans le désir de devenir psychanalyste, il y a toujours une tentative de maîtriser l'origine, d'entrer dans la scène primitive dont on a été exclu parce qu'on en est issu, dont on n'est jamais contemporain, celle qui s'est jouée entre l'analyste et la parole du patient. Décrocher l'un de l'autre, séparer les fornicateurs, voir enfin comment c'est fait, ce « dé-corps » auquel on tourne le dos, et qui le rend aussi lourd d'une jouissance fascinante et supposée que la scène, jamais vue de face, du rapport entre les parents. C'est reprendre barre sur sa propre analyse, comme devenir à son tour parent est une manière folle et illusoire de se refaire une enfance selon son vœu, ou son angoisse. Bien sûr, les modalités de cette effraction sadique de la scène ne sont pas indifférentes, et l'orale est en bonne place, à côté de l'anale et de la génitale.

Enfin, du côté de l'insertion sociale, il faut rompre l'en-

chantement qui a longtemps voulu que l'analyse soit hors politique, illusion qui prend aujourd'hui le visage inverse : tout l'inconscient, dit-on, serait politique. Comme il serait bon de croire qu'en faisant une analyse, on transforme les rapports sociaux, qu'en faisant l'amour, on fait la révolution. En fait, ceux et celles – et ils se font nombreux par les temps qui courent – qui veulent politiser l'analyse ou analyser la politique, en assimilant l'une à l'autre sans autre forme de procès, ne font rien de tel. Politique et psychanalyse, un terme manque à leur chanson, et ils le restaurent au prix de le taire : famille.

Faire de l'analyse une affaire de famille, et faire de la famille une affaire analytique, c'est tout un. Simple partage des tâches : côté cure, on psychanalyse la famille, côté institution, on familiarise l'analyse. Combien de patients disent que toute leur famille devrait être en analyse? Tous, sauf eux, bien sûr, innocents du désir, exempts de l'angoisse, quittes de la mort. Combien d'analystes qui n'ont de cesse de faire entrer leurs patients dans le cercle de famille et les « didactisent » promptement? Combien de couples analyste-analysant qui s'accordent à représenter et à masquer la famille originare du sujet par la famille de son origine analytique?

De toutes parts, bien sûr, on se veut, on se dit, on se rêve « sans famille ». Les familles, on les hait. Et cependant on en est. Des vraies, des bonnes, pas celles qui vous ont faits, vous ont ratés, bien ou mal barrés, mais les autres, celles que l'on manipule, que l'on contrôle, que l'on fait croître et multiplier. Et les triangles, c'est comme les familles, on ne déteste que ceux que l'on ne contrôle pas. A cet égard, le triangle formé par l'analyste didacticien, l'analyste et l'analysant a au moins cet avantage sur le triangle père-mère-enfant que l'on peut, le plus souvent, en choisir la distribution, et remplacer la famille ordonnée par générations successives par la famille diffuse, fraternelle, sororale, soudée dans l'engendrement réciproque et réversible.

MICHEL SCHNEIDER

Blessures de mémoire

L'inconscient parle de l'infantile et du sexuel. L'inconscient de la psychanalyse — de sa pratique, de sa théorie, de son institution — en parle aussi. Mais les analystes, le plus souvent, n'en veulent rien savoir : comme les hystériques, ils souffrent de réminiscences. Leur origine paraît s'être perdue en chemin, tout en se transmettant de bouche à oreille. Il faut donc leur retourner la question de l'enfance et leur demander : « D'où viennent les psychanalystes ? »

A cette question est donnée ici une première réponse : les psychanalystes viennent de la bouche de Freud. C'est une réponse partielle, comme la pulsion, et partielle, comme le parti pris.

Elle parle, elle saigne, elle vomit, elle se tait, elle pense, elle mord, elle écoute, elle mange et tue, rassemble et maudit, la bouche de Freud. Bouche de transfert, qui chante bien des musiques : névrose, psychose, nécrose, narcose.

Il ne s'agit pas ici d'un travail d'historien qui viserait à restituer la psychanalyse *in statu nascendi*. L'auteur a préféré, fidèle en cela à la méthode analytique, reconstruire, associer, lier entre elles les histoires qui furent tramées entre Freud et les siens. Ainsi se découvrent des « blessures de mémoire », au sens d'une mémoire blessée, mais aussi de blessures où la mémoire prend source.

Michel Schneider est né en France, à Dammarie-les-Lys, en 1944. Après des études et une spécialisation professionnelle en économie, il en est venu à s'intéresser à la psychanalyse. Blessures de mémoire est son premier livre.

nrf